

Guennadi Ziouganov ou le dernier avatar du communisme russe

par Bernard DUPUY

« Je crois en la Russie » tel est le titre du livre qu'a lancé Guennadi Ziouganov pour soutenir sa candidature communiste à la campagne présidentielle ¹. Il croit à la Russie et, a-t-il précisé, il défendra, s'il est élu, la complète liberté de l'Église orthodoxe. Sur ce point, il rejette la politique suivie pendant soixante-quinze ans par ses pairs. En revanche il n'ira pas dans le sens de Boris Eltsine jusqu'à accepter la liberté religieuse au sein de la Fédération de Russie. Il accepte plus facilement la religion orthodoxe que la liberté. Il déclare qu'il soutiendra le point de vue des orthodoxes opposés à la politique libérale, et sur ce point opposés au patriarche de Moscou lui-même. Il est favorable à un contrôle et à une limitation des droits des confessions ou Églises autres que l'Église orthodoxe et il souhaite l'interdiction des « missionnaires » étrangers.

Les options de Guennadi Ziouganov sont claires: ses idées sont les mêmes que celles de la droite nationaliste. Guennadi Ziouganov a noué des liens avec un groupe de pensée connu sous le nom d'« Héritage spirituel » qui a récemment redressé la tête et il se désigne lui-même comme « national-bolchevique ». Le terme n'est pas nouveau. Il caractérisait dans les années vingt, les intellectuels russes blancs qui étaient des anti-communistes mais acceptaient les bolcheviques parce qu'en dépit de leurs orientations politiques ils avaient gardé et fortifié la Russie. Ainsi pour ressusciter, le communisme qui a sombré dans l'idéologie et le militarisme, qui a perdu son âme, qui était devenu pour le peuple russe le symbole même de l'oppression, a-t-il besoin de faire retour aux valeurs traditionnelles et de se faire le défenseur de la « sainte Russie ». Ultime piège politique que cette dernière et tragique inversion.

Guennadi Ziouganov est parfois comparé en Russie à Slobodan Milosevic, exemple typique de fonctionnaire cynique, celui qui a fait appel au canot de sauvetage nationaliste lorsque le navire du communisme était en train de sombrer. C'est une erreur. Guennadi Ziouganov est communis-

1. Guennadi ZYUGANOV, *Veryu v Rossiya* (Je crois en la Russie), Editions de Voronej, 1996, 383 pages, 10000 roubles.

te, mais il n'est pas un opportuniste. Il croit en la *derzhava* (un État Russe fort). Il se vante d'avoir été chassé du Parti communiste sous Leonid Brejnev en raison de ses opinions nationales et d'être nationaliste par conviction. Les convictions de Guennadi Ziouganov sont sincères. Contrairement au pragmatique Boris Eltsine, versatile et ouvert aux opinions de ses conseillers, Guennadi Ziouganov est fidèle à des idées directrices simplistes et claires, pour la plupart déplaisantes pour une mentalité occidentale, mais typiques de la mentalité russe profonde. Il en appelle à l'histoire récente, à la patrie et à l'occasion, pourquoi pas, à la tradition. Il est plus prudent dans ses paroles que Vladimir Jirinovski, son rival et son bouffon, bien qu'il puise au même tréfonds d'idées. Il ne cesse de critiquer « l'Occident ». « Je crois en la Russie » tel est le titre de son livre: tel est son slogan préféré et continu. Il faut le prendre à la lettre et non pas le prendre pour une sorte de social-démocrate qui pourrait devenir un partenaire plus sûr que Eltsine et un interlocuteur plus représentatif pour l'Occident. Son programme est de représenter la Russie ancestrale plus que de prôner la lutte syndicale ou le dirigisme de l'économie.

Quelle vision Guennadi Ziouganov a-t-il de l'avenir de la Russie? Il a de l'histoire une vue chargée de tous les mythes populaires qui ont pu traverser la période communiste. Pour lui, la Russie est la victime permanente de forces hostiles étrangères. Il a lu et il cite les *Protocoles des Sages de Sion*, ce faux de 1905, que les écrits de propagande de l'ère soviétique n'ont jamais dénoncé. Cette argumentation primaire a néanmoins un noyau rationnel. Alors que Marx et Lenine voyaient le moteur de l'histoire dans la lutte des classes, Guennadi Ziouganov propose une analyse du monde beaucoup plus adaptée aux temps actuels et formulée en termes géopolitiques et spirituels. Le conflit majeur de la Russie actuelle n'est pas celui entre les travailleurs et les bourgeois. Il demeure toujours le heurt entre les civilisations russe et occidentale et il remonterait au schisme de 1054 entre Rome et Byzance. Ce « choc des civilisations » est millénaire. Cette analyse est redoutable mais elle n'est pas absurde, Ziouganov ne l'a pas inventée, et elle ne peut pas être congédiée d'un revers de main. Le nombre de Russes qui pensent comme lui fait toute la question.

La culture de Guennadi Ziouganov au demeurant est éclectique et contemporaine. Il cite Fukuyama, Goumiliev, Huntington, Spengler et Toynbee. Il cite surtout deux penseurs de l'époque slavophile, Constantin Leontiev et Nicolas Danilovsky, qui tous deux voyaient en la Russie une nation à part de l'Occident. Ziouganov est eurasien dans la tradition de Goumiliev. Sa vision de l'histoire est celle du film d'Eisenstein *Alexandre Nevsky*. Il voit l'Europe contemporaine selon l'image des chevaliers teutoniques, comme un camp militaire conquérant, arrogant et intolérant, un monde de croisés hostiles au paisible monde slave oriental et byzantin.

Guennadi Ziouganov n'a pas oublié les leçons apprises à l'école du Parti et il nous sert, mise au goût du jour, une vieille idéologie que le com-

munisme avait empruntée au tsarisme. La Russie a conservé l'idéal de la « symphonie » des pouvoirs, d'origine byzantino-théocratique. Elle est l'héritière de l'Orient, de Justinien et des valeurs communautaires, tandis que l'Occident engendrerait une société dominatrice, individualiste, assoiffée d'argent, et avec elle une culture vide et sans cœur. L'Occident d'aujourd'hui, dit-il, est l'héritage de Voltaire et de Malthus. La Russie est l'héritière des Pères grecs et de Pierre le Grand. On peut être communiste et être en réalité pénétré d'analyses tirées d'une politique très ancienne, renouvelée par l'idéologie. Loin de jouir d'une supériorité morale, l'impérialisme occidental a vidé le monde de sa substance et exterminé des peuples entiers, tandis que l'expansionnisme russe en Sibérie fut pacifique, non violent, visant à préserver les cultures locales. L'érection de l'État russe sous Ivan IV ne fut pas un acte de volonté politique, ce ne fut qu'une défense face aux prétentions hégémoniques de l'Occident. Le dix-neuvième siècle occidental, enfin, explique Guennadi Ziouganov, a été marqué par l'influence de la diaspora juive en Europe, phénomène qui s'accroît littéralement, non pas tous les jours, mais « toutes les heures » jusqu'à permettre à cette dernière de dynamiser et de contrôler tout le système économique. Du fait de cette influence permanente, la « prétention messianique » des juifs à être le peuple élu a pénétré toujours plus profondément dans la culture occidentale. De cette menace, la Russie doit libérer l'Europe.

Adossé à ce vieil antisémitisme russe, qui avait poussé de profondes racines au cours du dix-neuvième siècle, Guennadi Ziouganov nous fait connaître sa lecture personnelle de la révolution bolchevique. C'est pour lui un sujet délicat au moment où il s'agit de concilier les courants communistes et nationalistes. La révolution, nous dit-il, fut « globalement positive » - la formule a fait fortune - puisqu'elle a fortifié l'État russe, le débarrassant de formes sociales désuètes, féodales et bourgeoises. Staline doit être loué, non pour avoir inauguré une politique des nationalités mais surtout pour avoir maintenu l'idéal patriotique de l'État russe, et il est regrettable que son œuvre centralisatrice et impériale accomplie entre 1945 et 1953 ait été détruite par le « dégel » de Nikita Khrouchtchev. La guerre froide n'était pas pour Staline, contrairement à l'idée qu'en avait l'opinion occidentale, une bataille idéologique entre le communisme et le capitalisme pour la conquête impérialiste du monde, mais un épisode passager dans l'affrontement momentané de deux civilisations.

L'effondrement de l'Union soviétique a été, selon Guennadi Ziouganov, une catastrophe. Ce fut le résultat d'un « complot » mené par l'intelligentsia occidentale avec l'aide d'une cinquième colonne de politiciens russes. Ce fut « la conséquence de l'option pour la russophonie de la partie dénationalisée de la société », langage codé typique hérité de l'ère communiste pour signifier le rôle qu'ont joué dans la nation les juifs russes. Mais la Russie doit réparer son échec, recouvrer sa grandeur et ses

territoires perdus et elle n'y parviendra que grâce à une renaissance spirituelle qui lui permette « de retrouver les valeurs traditionnelles et les idéaux religieux ».

On l'a compris. Il ne faut pas craindre un retour du marxisme-léninisme en cas de victoire de Guennadi Ziouganov ou de ses idées. Ce prétendu communiste véhicule en réalité tout l'univers des idées théocratiques du Moyen Âge byzantin, voire même le rêve slavophile de « Moscou, troisième Rome ». Sa prétention n'est pas mince: « Aujourd'hui pour la première fois depuis trois siècles, nous avons une chance réelle de restaurer l'unité symphonique de nos traditions spirituelles et politiques ». Ziouganov prétend rétablir la *sobornost*, entendue ici comme spiritualité communautaire, qu'il déclare incompatible avec le capitalisme. Il pense que la Russie doit avoir un système économique propre et refuser de se laisser entraîner dans un système d'économie mondiale, quel qu'il soit, qui ne pourrait que la rendre dépendante de forces extérieures hostiles. Il récuse le libéralisme économique et, par là, il pourfend la politique européenne de Boris Eltsine, qu'il condamne comme une trahison et une faillite. L'ennemi à combattre - car il faut un ennemi - est « l'oligarchie cosmopolite du commerce et de la finance », c'est l'impérialisme mondial de l'Occident, qu'avait déjà combattu Byzance, et qui aujourd'hui avec ses auxiliaires russes sans foi, tente d'imposer à la Russie « un régime cosmopolite défendant les intérêts du capital et les soucis mesquins et immédiats de la bourgeoisie ». La Russie n'a rien à faire des investissements étrangers ni du Fonds monétaire international. Elle doit être indépendante.

Jusqu'à quel point les vues de Guennadi Ziouganov sont-elles partagées par la plupart des Russes de l'ère post-communiste et par ses collègues du Parti? Dans quelle mesure serait-il capable de faire avancer de telles idées dans une Russie post-eltsinienne, dont les contours demeurent indistincts? Telle est la vraie question. On peut s'interroger. La réponse n'est pas évidente. Mais du moins, les clefs sont désormais connues; nous sommes avertis; personne ne pourra dire qu'on ne savait pas et qu'on n'en aura pas reçu d'avertissement formel.

Entre Boris Eltsine et Guennadi Ziouganov, dont les programmes politiques, on l'aura compris, ne sont pas tellement différents, c'est d'un choix de société qu'il s'agit. Sous l'image de Boris Eltsine, la nouvelle Russie affronte l'ancienne, une démocratie se cherche face à un passé communiste encore très présent. Comme l'a dit Alexandre Lebed au moment de son ralliement à Boris Eltsine, il n'y a que deux « idées » actuellement en Russie: « L'ancienne qui a versé des flots de sang, et la nouvelle, qui a été jusqu'ici bien mal réalisée ».

Boris Eltsine, qui a bâti sa fortune politique sur le constat d'échec du système soviétique, a axé sa campagne sur l'anticommunisme: sa victoire tient, plus qu'à sa personne, à ce désir de renouveau. Ziouganov, lui, n'a pas été compromis dans les atrocités staliniennes, encore moins dans les

turpitudes du présent, et il sait fort bien qu'un retour de l'ère stalinienne est impossible, mais il incarne le passé: il est entouré des derniers dignitaires du système stalino-brejnévien, notamment des inspireurs du putsch manqué de 1991. Il cultive la langue de bois de «l'idéologie» et s'appuie sur la partie la plus arriérée de la population: le sud pauvre et rural, les paysans démunis qui n'ont pas retrouvé leurs terres et sont toujours attachés à leurs kolkhozes, les retraités, principales victimes des réformes récentes.

C'est pourquoi à l'occasion des dernières élections en Russie, les communistes viennent de jouer leurs dernières cartes et ils viennent de perdre leur dernière bataille. Le choix a été révélateur. Le communisme reste un repoussoir. Le peuple russe a eu la sagesse de percevoir que la victoire de Guennadi Ziouganov aurait eu pour effet de prolonger indéfiniment une référence idéologique et politique vide de sens, de retarder une révolution sociale qui est en cours depuis longtemps, d'isoler la Russie. La seule chance du communisme serait de se convertir à la social-démocratie, comme il l'a fait en Europe centrale. A ce seul prix, les communistes pourraient offrir un projet politique et devenir un parti d'opposition.

La véritable question, en définitive, est celle de l'avenir et de l'évolution du pouvoir en place, qu'il s'agisse de celui de Boris Eltsine ou de celui qui lui succédera. Sera-ce l'instinct nationaliste, « irrédentiste », des Korjakov et autres Barsoukov, qui ont poussé à la guerre en Tchétchénie, encouragé la corruption, multiplié les manifestations d'autoritarisme et les manœuvres conspiratrices? Ou bien celui des «libéraux» de la première heure, qui reviendraient sur la scène malgré leur éclipse? Le risque majeur serait l'aventure, qu'elle porte le nom du général Lebed ou de quelque autre, la réaction musclée sans inspiration, sans antécédents ni programme, qui peut jeter tout le pays dans l'inconnu en misant sur sa lassitude et sur la difficulté présente de voir apparaître des orientations politiques stables.

ADDENDA ET CORRIGENDA

Dans le numéro 1996 n°2, p.116, nous avons écrit par erreur : «Les jésuites Rahner et Ratzinger ...». A l'époque du concile Vatican II, ces derniers avaient écrit un ouvrage en commun, mais l'actuel cardinal Joseph Ratzinger n'a jamais été jésuite. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.

Dans le même fascicule, pp.155-156, le document relatant la visite du patriarche Bartholomée I^{er} au siège de l'Union européenne et au Bénélux a été composé avec l'aide d'un texte rédigé par Theodoros Chartomatsidis, paru dans les «Nouvelles de Saint-Serge» 1995, n°2, ce que nous avons omis de signaler.